

TOM SMITH



Son nom, aussi commun que Jean Dupont, ne vous dit peut-être rien. Pourtant, Tom Smith (OM Myth pour les intimes) est une légende vivante, une sorte d'hybride entre Scott Walker (pour son côté crooner lugubre) et Will Ferrell (pour son humour dégénéré) qui s'est illustré, au chant et à l'électronique le plus souvent, dans pléthore de groupes tous plus improbables et bruyants les uns que les autres, mais dont le plus célèbre – toutes proportions gardées – reste To Live And Shave In L.A. aux côtés du légendaire bassiste Rat Bastard. Avec en toile de fond une soif de transgression qui fait converger aussi crûment que possible quarante ans d'avant-garde (poésie sonore, musique concrète, power electronics, art-punk, minimal wave...) avec les techniques de studio héritées du dub et du hip-hop des origines, le tout fondu dans une cacophonie punk-noise au-dessus de laquelle viennent se hisser les feulements lubriques de Tom Smith. Les références antinomiques – le décadentisme du XIXe siècle croisé à la pop culture des bas-fonds – s'y entrechoquent dans un melting-pot jouissif ou inécoutable, selon le degré de tolérance, mais qui ne ressemble en tout cas à rien de ce que vous avez jamais entendu – ce qui est son but avoué !

« JE N'AI JAMAIS CHERCHÉ À SÉPARER LA HAUTE CULTURE DE LA BASSE CULTURE. »

Installé depuis 2008 en Allemagne, Smith a sorti sur son propre label (Karl Schmidt Verlag) une flopée de livres de poésie et de disques ou cassettes en série ultra-limitée, que ce soit ses propres projets (To Live And Shave In L.A., T/SMS, Rope Cosmetology, Three Resurrected Drunkards...) ou ceux de ses amis (Sightings, Eugene Chadbourne, Sigtryggur Berg Sigmarsson, Kevin Drumm, Tomoko Sauvage, Runzelstirn & Gurgelstock, Heatsick, Aaron Dilloway, Justice Yeldham...), avec pas loin de 400 références au total (on ne résiste pas au plaisir de vous mentionner l'album *Lahaie Module X*, signé Cthulhu Teenage Desanguination !). Autant dire que cet iconoclaste devant l'Éternel est à l'avant-garde ce que Jess Franco est à la Nouvelle Vague : un génie de la marge qui aurait assimilé toute la pop culture *trashy* du XXe siècle pour la recracher sous une forme hybride et abstraite, qui doit autant à John Cage, AMM ou P16.D4 qu'au glam-rock le plus *camp*, au porno 80s ou au cinéma de série Z.

Quels sont tes premiers émois musicaux ?

Eh bien, il y a toujours eu de la musique qui passait en fond sonore chez mes parents. Principalement du gospel et de la country, avec de temps à autre la bande-son d'une comédie musicale de Broadway qu'ils écoutaient sur leur chaîne hi-fi gargantuesque, quasiment de la même taille que leur canapé. Les Beatles ont été mon premier choc musical. J'avais huit ans lorsqu'ils sont apparus la première fois dans l'émission de télé d'Ed Sullivan. Avec ma sœur, qui avait alors dix ans, nous étions comme des dingues à chacune de leurs apparitions, leur musique nous faisait vraiment péter les plombs ! Ça amusait vaguement ma mère, tandis que mon père nous traitait de communistes. Mes goûts ont évolué par la suite, mais j'étais prédestiné depuis ma naissance. J'adorais écouter le bourdonnement des lignes électriques que j'observais depuis la fenêtre de ma chambre, à une vingtaine de mètres de là. Ça, et aussi le son des pneus de poids lourds qui roulaient sur l'autoroute près de chez nous, pendant les nuits pluvieuses. Ces sonorités éphémères ont été plus importantes que tout le reste, c'est ce qui m'a donné l'envie de trouver une forme musicale qui ne soit pas liée à un genre préétabli, mais qui relève plutôt de ma propre perception du monde environnant.

Quand as-tu commencé à t'intéresser aux sonorités électroniques ?

J'ai plongé dedans tête la première dès le jour où mon oncle William m'a offert un récepteur d'ondes courtes pour l'anniversaire de mes treize ans. Je me suis totalement immergé dans ce monde sonore frénétique et confus. C'était Ezra Pound et Marcel Duchamp à la fois ! J'ai fini par bousiller la chaîne hi-fi de mes parents à force de faire tourner la platine vinyle à la main aussi violemment que possible, bien au-delà de ses capacités. J'ai foutu en l'air un nombre considérable de disques à cause de mon inclination primitive pour le bruit. J'adorais déformer le son en l'accéléérant ou en le ralentissant au maximum. J'ai toujours eu ça dans le sang. À treize ans, j'étais déjà à fond dans le Velvet Underground,

Miles Davis, King Crimson, Sun Ra. J'étais précoce !

Ton groupe To Live And Shave In L.A. n'a jamais eu deux fois le même line-up. Peux-tu faire une récapitulation de ses différentes incarnations ?

Tout a commencé en mai 1990. J'ai enregistré quelques démos et je les ai envoyées à des amis pour connaître leur avis. Pouces tendus vers le haut, à l'unanimité ! Complication imprévue : Noiseville, un label de *scum rock* particulièrement graveleux, m'a proposé à ma grande surprise de sortir un EP de Peach Of Immortality. Comme il n'avait demandé à personne d'autre que moi, j'ai donné mon accord. C'est le moment où j'avais décidé de m'installer à Miami. De fin 1990 à septembre 1993, j'ai été contraint de poursuivre les enregistrements et les performances sous le nom de Peach Of Immortality pour honorer le contrat que j'avais signé avec Noiseville. Mais ces enregistrements étaient intégralement dans l'esprit de TLASILA, dont je continuais par ailleurs à utiliser le nom en loucedé. À la mi-1992, Rat est devenu mon ingénieur du son et mon co-producteur. Nous avons mis la touche finale à l'EP *Spatters of a Royal Sperm* et, comme il se doit, Noiseville a fait faillite. Libéré du spectre de Peach Of Immortality, j'ai pu enfin remettre en selle TLASILA. *Spatters* a été repoussé (*Ndr : il sortira en vinyle sur Hanson en 2015*) et j'ai poursuivi mes sessions d'enregistrement qui ont abouti à *30-Minuten Männercreme*. Cet album est essentiellement enregistré et composé par moi seul, mais Rat apparaît sur huit morceaux, Harry Pussy figure sur deux autres et quelques amis de Miami font aussi quelques apparitions ici et là. Vers 1994, Ben Wolcott a rejoint le groupe qui est devenu un trio constitué de Ben, Rat et moi. Nous avons atteint notre point culminant entre 1994 et 1996. En 1996, Ben est parti rejoindre le groupe Frosty et TLASILA s'est mis à incorporer de nouveaux membres dont Weasel Walter (Flying Luttenbachers), Mark Morgan (Sightings), Don Fleming (ex-Half Japanese), Andrew W.K., Thurston Moore, Balázs Pándi, Andy Bolus (Evil Moisture), un drôle de type nommé Eva Revox, Bill Orcutt, Aaron Dilloway (ex-Wolf Eyes, boss de Hanson Records) et un tas d'autres...

Le hiatus était inévitable. TLASILA va toujours de l'avant. Une longue pause est bonne pour l'esprit.

Pourquoi TLASILA a-t-il connu un hiatus aussi long ? Quand as-tu décidé de remonter le groupe et avec qui ?

On a eu une querelle stupide autour du mixage de *The Cortège* (*Ndr : sorti en 2011*). Ça a suscité beaucoup de déception et de colère. Rat et moi ne nous sommes plus adressé la parole pendant deux ans... Et puis en juin dernier, alors que j'avais emménagé en Allemagne, j'ai appris le décès de ma mère. J'ai pris le premier avion pour Atlanta pour assister à son enterrement. En arrivant à l'aéroport, Rat m'attendait, accompagné de Graham Moore. Toutes nos embrouilles se sont instantanément effacées. On est allé s'en coller une dans un bar et on a immédiatement envisagé de nouveaux enregistrements et de nouvelles tournées. Nous avons planifié une tournée européenne en 2015 en formation réduite – Rat, Graham, Balázs et moi –, mais les deux albums que nous venons de terminer intègrent une flopée de musiciens : Balázs, Gaybomb, Tim Seaton (qui jouait dans Peach Of Immortality sur la fin, puis dans Rope Cosmetology), Ryan Parrish (du groupe de metal/hardcore Darkest Hour et de Rope Cosmetology), Ralf Wehowsky (RLW, P16.D4), Weasel Walter (Flying Luttenbachers, Ha-

tewave, Behold...The Arctopus), Thurston Moore, Graham, Patrick, Ben, Mark, Don, Jenny, Elyse Perez (Flees, Miami Beach), le poète belge Peter Wullen, Rat et moi-même. J'en oublie certainement...

Tes textes et tes poèmes, aussi insondables soient-ils, semblent avoir intégré tout un pan de la littérature moderne et post-moderne. Tu y convoques l'ironie, l'absurde, le détournement, le collage, les circonvolutions baroques, tout en y intégrant une bonne part d'esthétique trash : la série Z, le porno, les romans *pulp*...

Ce serait folie pure que de ne pas vouloir emballer les déchets dans de la soie. Henry Miller a été pour moi le détonateur, et j'ai élargi mes perspectives par la suite en me plongeant dans Joyce, Genet ou Pynchon... Je n'ai jamais cherché à séparer la haute culture de la basse culture. La vie vous maitrille quotidiennement avec ce genre de mixture infernale. Je suis né dans un bled minuscule, avec cinq drive-in dans les quarante kilomètres à la ronde. On y passait seulement des films d'exploitation (*Ndr : les fameuses* grindhouse). Je n'ai vu que des films trash tout au long de mon enfance, et de toute évidence, ce sont les fondements de mon esthétique. Mais étant donné que j'étais un « enfant prodige » – je savais lire dès l'âge de deux ans –, j'ai passé les premières années de l'école primaire à traîner à la bibliothèque, où j'engloutissais un maximum de bouquins : Asimov et Heinlein, Poul Anderson, Madeleine L'Engle, Ray Bradbury, Forrest Ackerman, Stan Lee... Ceci explique sans doute cela.

Tout dans ton attitude, ta musique et ton humour tourne autour du cul, du mojo, des hormones, de l'orgone... La musique est-elle selon toi indissociable de l'énergie psycho-sexuelle, de la pulsion libidineuse ?

Figure-toi qu'en ce bas monde, tout le monde s'envoie en l'air. C'est un sacré scoop, n'est-ce pas ? Une majorité écrasante tire du plaisir de cette activité. À quelques fåcheuses exceptions près, l'acte sexuel démange toute personne normalement constituée. Au demeurant, j'ai arrêté d'écrire sur ces choses-là depuis bien longtemps. Quand mon fils, militaire de carrière, est parti pour l'Irak, eh bien, ça m'a remis les idées en place. Mon travail est devenu plus cohérent. La rage ne doit pas se disperser.

Tu es extrêmement prolifique et hyperactif, comme si tu enregistras en continu, sans jamais t'arrêter, sans même te soucier de savoir s'il y aura un destinataire. Tu sors des tirages ridiculement petits, comme si chacun de tes enregistrements était une bouteille jetée à la mer...

Oui, c'est un peu ça ! *Pitchfork* a récemment dit que ma musique n'avait aucune raison d'être, qu'elle existait dans le vide. Cette analyse était plutôt pertinente. Tout ce que je fais suinte de moi naturellement, c'est comme une fonction vitale. Peu m'importe qu'il y ait ou non un public, ça ne conditionne en aucun cas ma créativité. Je continuerai à créer en toute circonstance.

Une ultime question bateau : de nouvelles sorties prévues en 2015 ?

Plusieurs albums de To Live And Shave In L.A. sont en gestation : *Words Fist Fractures* puis *Épuration* et enfin *Absence Blots Us Out*. D'autres suivront.

Et tu n'as pas la voix qui flanche après autant d'années d'abus ?

Non, Andrew W.K. m'a présenté un excellent coach vocal à New York en 2005. Je suis tiré d'affaire !



CHRONOLOGIE >> Tom Smith a joué dans un nombre incalculable de groupes depuis les années 1970. Aperçu chronologique par l'intéressé.

1971 : Je joue dans un combo funk formé par l'ensemble de percussions du Cook High School Marching Hornets, la fanfare du lycée. J'étais le seul blanc dans le groupe ; j'y jouais des timbales. Notre premier concert a eu lieu au Ebony Club à Adel, en Géorgie. J'étais probablement le seul blanc-bec dans la boîte. Une fille très sexy dans les 16 ans, c'est-à-dire un peu plus âgée que moi, m'a tendu une bière avant de venir se blottir contre moi en me glissant son nez dans l'oreille, et je suis instantanément tombé amoureux. Aucun enregistrement n'existe.

1972-1973 : Bidouillages en studio avec des amis locaux : Adel Hans Van Brackle et Robert Lester Folsom. Il existe des enregistrements ; certains sont sortis en 2014. Je joue parallèlement avec une coalition de freaks du nom de Sharecroppers. Don Fleming (qui a joué dans Gumball, Half Japanese, Foot, Gravy, Dim Stars, Velvet Monkeys, B.A.L.L....) en fait partie. Deux extraits de 45 secondes ont été édités via mon label Karl Schmidt Verlag en 2014, sur une anthologie intitulée *Ruine*. On sonnait comme une version hillbilly de Tony Williams Lifetime (*Ndr* : *un groupe de fusion jazz-rock afro-américain des années 1970*). Ce n'est pas une plaisanterie !

1974-1975 : Compositions mixées, produites et jouées au Valdosta State College Electronic Music Lab. Matériel utilisé : VSC3 Synthi A, Moog et un enregistreur quatre pistes Ampex. Don Fleming joue sur quelques-unes des pièces. C'était énormément influencé par l'album de Tony Conrad & Faust, *Outside the Dream Syndicate*. Il faut bien commencer quelque part. Tous les enregistrements existent. Deux extraits apparaissent sur *Ruine*.

1975 : Premières expérimentations dub au studio de production WVVS-FM, au Valdosta State College. J'en possède encore les enregistrements. Ce sont des collages sur bandes naïfs et chaotiques. Certains d'entre eux seront intégrés à la face B de l'EP de To Live And Shave In L.A., *Spatters of a Royal Sperm*, enregistré en 1992 et qui devrait sortir en 2015 sur Hanson Records.

1976-1977 : Je déménage à New York. Je suis fauché et je crève la dalle, mais je vais voir un maximum de concerts.

1977 : Retour en Géorgie. Je poursuis mes bricolages dub à WVVS, j'enregistre des trucs sur bandes compléte-

ment barrés en duo avec Don Fleming. Enregistrements existants.

1978 : Encore plus de bidouillages dub à WVVS, enregistrements en trio avec Don Fleming et Max Sikes (de Stroke Band). Pendant ce temps-là, l'idée de former un groupe commence à se profiler.

1979 : Naissance de Prepared Party, précurseur de Boat Of. Tu noteras la dénomination « *prepared* », en hommage au *prepared piano* de John Cage. Nous utilisons des émissions sur ondes courtes jouées en boucle et accumulées sur un multipistes, à la recherche d'une structure dans le vacarme. Des enregistrements studio existent. Nous n'avons fait aucun concert sous ce nom, en revanche. Je m'installe à Athènes, en Géorgie, à la fin de l'année 1979.

1980 : Dernière session d'enregistrements dub à la WVVS. Je monte le groupe Pre-Cave avec Mike Green, Carol Levy et Michael Stipe de R.E.M. Nous avons donné un seul concert sous ce nom-là, au mois de juin 1980. Nous faisons une sorte de dub extrêmement lourd, du moins ce que je considérais comme étant du dub – mais pas à la façon jamaïcaine ! Même si j'écoutais énormément de dub reggae à l'époque, ça ne m'intéressait pas d'en produire une pâle copie. J'avais développé ma propre philosophie du dub, que j'ai appelée « Pre ». En bref, ça ne se référait à aucun genre musical préexistant, je voulais produire une musique qui soit entièrement tournée vers l'avant. C'était l'idée principale, et ça l'est toujours aujourd'hui.

1981 : Nest (adj.). Le mot « *nest* » (*Ndr* : « *nid* »), utilisé comme un adjectif. Nous répétions dans une cave sous terre, un dérivé de bunker. « Cave », « nid », tous les noms de groupes que nous employions avaient une connotation de « transformation ». Nous changions de nom d'un concert à l'autre, donc Prepared Party, Pre-Cave, Nest (adj.) et Boat Of constituaient en gros une seule et même entité. Pre-Cave utilisait des vieilles cassettes de hip-hop pour créer des collages sonores par-dessus lesquels nous improvisions – Carol à la guitare, Mike à la basse et Michael Stipe qui jouait de mon orgue Farfisa. Nous avons enregistré des heures et des heures de répétitions.

1981-1983 : Boat Of. Un groupe vraiment extraordinaire, je dois dire. Mike Green, Carol Levy, David Gamble (que j'ai débauché du groupe Method Actors), Sandra-Lee

Phipps, Jim Walker (un homonyme du batteur de PIL, qui était un ami local fan de Henry Cow et dont le jeu de batterie était plein d'irrégularités et de contretemps) et Michael Stipe, qui nous a rejoints à deux reprises. Nous avons monté ce groupe en réaction à la norme du rock local, représentée par des groupes comme B-52's ou Pylon. Nous avons fait 23 concerts et sommes passés dans d'innombrables émissions de radio avant que Carol ne meure dans un accident de voiture à la fin de l'année 1983. Par la suite, nous avons pris le nom de Peach Of Immortality, même si j'étais le seul membre du groupe à vouloir poursuivre l'aventure et aller de l'avant.

1984-1990 : Je déménage à Washington, sous l'impulsion de Don Fleming qui m'invite à jouer des platines et des claviers dans son groupe Velvet Monkeys. J'avais été bouleversé par la mort de Carol et j'avais besoin de changer d'air. Les répétitions se passent très bien, mais les hormones ont raison de moi et je me fais jeter du groupe après avoir fricoté avec l'ex-copine du batteur, ce qui était explicitement proscrit. Oui, bon. Ce sont des choses qui arrivent. Je rencontre alors Jared Hendrickson et nous formons ensemble Peach Of Immortality, quelques semaines après mon éviction des Velvet Monkeys. Deux mois plus tard, nous faisons la connaissance du violoncelliste et galeriste Rogelio Maxwell et nous lui proposons de rejoindre le groupe. C'est grâce à lui que *Talking Heads* '77, le seul et unique LP de Peach Of Immortality, voit le jour. Au milieu des scores punk « hardCCore » pleines de pédanterie et de mépris pour tout ce qui était radicalement différent de leurs conventions, nous nous démarquons avec l'aplomb d'un prêtre en érection, dégoulinant de sueur ; improvisation totale, manipulations de bandes, guitare jouée à plat sur une table (Jared était l'un des pionniers de cette façon de jouer) et violoncelle, avec une petite équipe d'ingénieurs du son destinés à foutre le bordel dans le mixage en coupant abruptement certaines pistes et en en montant d'autres. Après que Rogelio a décidé de lâcher l'éponge au début 86, nous sommes rejoints par l'ingénieur du son Mark Shellhaas et le bassiste Lowell Ginsberg. En quartet, nous avons auto-produit l'album « *Jehovah* » *My Black Ass - R.E.M. Is Air Supply!*, et nous avions plein d'autres albums en projet, mais nous étions bien trop en décalage avec l'époque pour intéresser qui que ce soit. Tous ces enregistrements existent toujours...

1985-1986 : Je rejoins Pussy Galore – je ne vous en dirai pas plus.

1988-1989 : Pink Lilac Chiffon.

1990-présent : To Live And Shave In L.A.

1996 : A-Aachen AAL Nevada Jim.

2000-2008 : OHNE (avec Reto Mäder, Dave Phillips et Daniel Löwenbrück).

2001-2003 : Memories Of Underdevelopment.

2003-2013 : Sightings / Tom Smith.

2008-présent : Rope Cosmetology.

2009-2011 : Three Resurrected Drunkards.

2012-présent : Merkwürdig Riechen (en hiatus jusqu'à nouvel ordre).

2012-présent : X-Narrative.

2013-présent : T/SMS.

TOM SMITH
Yet Flying II (OHNE Meditation 2006)
(Karl Schmidt Verlag)
toliveandshaveinla.blogspot.fr

TURNSTILE

Avec deux EP sortis chez Reaper Records et des concerts explosifs aux États-Unis et en Europe (certains se souviennent encore de leur venue à la Mécanique Ondulatoire à Paris en août dernier), Turnstile est devenu « le groupe hxc à suivre ». Avec son premier album *Nonstop Feeling*, le jeune quintette de Baltimore poursuit sa mue entamée sur *Step 2 Rhythm* (2013) vers un hardcore hi-NRG mélodique défiant toutes les lois de la gravité et combinant le meilleur de Leeway, Snapcase ou Refused. Comme si Deadguy, Converge, Botch, Isis and co. n'avaient jamais existé.

« J'ai grandi dans la même rue que Brady (Ndr : Ebert, guitariste), puis nous avons rencontré Sean (Ndr : Cullen, guitariste) quand nous étions super jeunes et Daniel (Ndr : Fang, batteur) peu de temps après. Ce groupe, c'est vraiment une longue histoire d'amitié. Quand j'ai commencé à tourner avec Trapped Under Ice, ma route a croisé celle de Franz (Ndr : Lyons, bassiste), et on a tout de suite accroché. C'est le seul qui ne vient pas de la région de Baltimore, il est de Columbus, dans l'Ohio. Le groupe a débuté en 2010 quand Brady s'est pointé chez moi avec des idées de morceaux qui m'ont tout de suite emballé. On a appelé les autres à la rescousse, et c'était parti... », explique Brendan Yates, chanteur-athlète de Turnstile et batteur de Trapped Under Ice (groupe hardcore lui aussi typé 90s mais aux ambitions plus métalliques) et Diamond Youth (quatuor indie rock/pop-punk). Pas de doute, Turnstile est un groupe sous influences, et si son label citait Madball et Breakdown en guise de références à l'époque de l'EP *Step 2 Rhythm*, aujourd'hui, avec *Nonstop Feeling*, le quintette du Maryland poursuit son évolution vers un hardcore plus mélodique et léger, en mettant de côté les déliries speedeés typés *youthcrew* pour atterrir quelque part entre Snapcase, Leeway ou Refused, et décupler son groove (oui, c'était encore possible, la preuve), façon fusion. « Leeway est l'un de mes groupes favoris, j'aime tout ce qu'ils ont fait, car leurs quatre albums sont très différents, mais Open Mouth Kiss figure dans mon top Five de tous les temps. » Il poursuit : « Nous n'avons pas d'autre but que de faire une musique énergique et sincère. C'est certain, on ne réinvente pas la roue, mais on évolue, on expérimente, tout en nous inspirant des musiques que nous aimons, que ce soit au sein d'Angel Du\$\$, Trapped Under Ice, Mindset ou Diamond Youth (Ndr : leurs autres projets). » On continue d'évoquer les ténors du hardcore hybride des années 90 : Only Living Witness, Vision Of Disorder, Black Train Jack, Downset, Mucky Pup, Life Of Agony, Biohazard, Shelter... « J'aime la plupart de ces groupes, bien sûr, mais je pense que nos influences s'étendent bien au-delà du hardcore. En ce moment, j'écoute une playlist avec Jessica Lea Mayfield, Nothing, Jefferson Airplane, The Lemonheads, Slowdive, Basement, Pearl Jam, Sam Cooke, etc. Tout nous influence, même inconsciemment. » Le hip-hop, la fusion ? « J'écoute aussi beaucoup de hip-hop, et notre bassiste est rappeur en solo (Ndr : sous le pseudo Freaky Franz), donc forcément... » Et lorsqu'au fil de la discussion surgissent les noms de certains de ses contemporains aux racines tout



aussi enfoncées dans les 90s, Cold World, Twitching Tongues, Mindset, Mizery, Incendiary, Brendan enchaîne : « Je ne sais pas pourquoi on assiste à un retour de ce type de hardcore. Comme tout, c'est une histoire de cycle, mais tout ce que je peux dire c'est que chacun de ces groupes possède un style et un son propre. Qu'ajouter ? Ce qui est bon est bon ! En ce qui nous concerne, c'est un pote un peu plus âgé qui nous a fait découvrir le hardcore des années 80 et 90 quand on était au collège. Il nous a filé des disques, nous a amenés à des concerts, et forcément, on a trouvé ça génial. L'énergie que dégage cette musique, c'est dingue, et c'est ce qu'on veut par-dessus tout : donner aux gens l'envie de bouger leur cul, de danser, de sauter. Mais nous ne sommes pas non plus bloqués dans les 90s, surtout pas. » Turnstile emprunte son nom au titre d'un morceau de Hot Water Music. « C'est aussi un de mes groupes préférés, j'ai carrément appris à jouer de la batterie en écoutant leurs disques, après ça, impossible de

ne pas leur rendre hommage. » Et le riff du « New Noise » de Refused, repris quasi note pour note sur le refrain de « Out of Rage », un hommage aussi ? « Non non, une pure coïncidence. »

L'esthétique visuelle « plus hardcore, tu meurs » des premiers EP, avec leurs artworks à base de photos de pits déchainés très typés old school, laisse aujourd'hui place aux couleurs du changement. Photo live noir et blanc toujours, mais avec un logo et des typos plus colorés, proches des canons de la pop ou de l'indie rock : « Cet artwork est tout à fait raccord avec le thème principal de l'album : la liberté d'expression, une notion qui constitue pour moi la base même du hardcore. Et effectivement, on voulait aussi se démarquer des précédents. » De ce visuel à la musique, tout sur *Nonstop Feeling* dégage une vibe positive, même chose pour les paroles ? « Oui, et non, car la plupart de mes textes ont pour sujet des événements négatifs dont j'essaye

TURNSTILE
Nonstop Feeling
(Reaper Records)
turnstilemusic.net